

## **A propos du livre de Peter Gelderloos "*Comment la non-violence protège l'État – Essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux*" (Éditions LIBRE, 2018):**

### **Quand l'activisme radical utilise les armes de la mystification et du négationnisme.**

L'ouvrage "*Comment la non-violence protège l'État - Essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux*" de Peter Gelderloos vient d'être édité en français en mai 2018. Il avait initialement été édité en anglais ( *How Nonviolence Protects the State*) en 2005.

#### ***Intentions annoncées***

Peter Gelderloos est un théoricien anarchiste qui se présente comme "activiste révolutionnaire" (j'utiliserai plutôt l'expression d'activiste radical). Né en 1982 aux États-Unis et vivant à Barcelone, il décide, selon son préfacier Francis Dupuis-Déri, d'écrire son essai suite à une table ronde lors de la Conférence anarchiste d'Amérique du Nord en 2004. Et l'on comprend déjà dans cette explication qu'il ne s'agit pas de lancer un débat avec les militant.e.s de la non-violence, Gelderloos écrivant lui-même: « Mais pourquoi des camarades se laissent entraîner dans de vains débats au sujet de la violence militante? » (p.16 ). Pas de débat donc, mais (et nous allons le voir) une attaque frontale et grossière contre les pacifistes/non-violents (les deux termes sont utilisés indifféremment), car « les adversaires sont bien celles et ceux qui cherchent à imposer la non-violence dans la lutte sociale » (Préface p.24). Cela a le mérite d'être clair d'entrée de jeu: il s'agit bien d'une attaque unilatérale et sans recherche de consensus. Clarification qui dévoile déjà une première mystification lorsque Gelderloos plaide pour la "diversité des tactiques". Comme il entend par là « des combinaisons de tactiques efficaces » (p.41) et qu'il cherche à démontrer l'inefficacité de la non-violence, on comprendra aisément que celle-ci ne rentre pas dans sa "diversité des tactiques".

#### ***Préface "opportune"***

Quelques mots sur le préfacier de l'édition française, Francis Dupuis-Déri. C'est un professeur québécois de philosophie politique qui a collaboré dans plusieurs groupes de sensibilité anarchiste et a notamment écrit des articles sur les Black Blocs qu'il est intéressant d'analyser pour situer "l'opportunité" de l'édition française de Gelderloos en 2018. Les articles "*Black Blocs: bas les masques*" (Revue Mouvements 2003, n°25) et "*Penser l'action directe des Black Blocs*" (Revue Politix 2004, n°68), sont très documentés sur les modes d'apparition de ces mouvements soit spontanés soit orientés par un début d'organisation (ce qui semble être de plus en plus le cas). Nous apprenons les différentes sensibilités, qui s'affrontent parfois, et les différentes motivations qui vont du « défoulement de la part de gens qui ont compris qu'ils ont des intérêts contradictoires de ceux des institutions qu'ils attaquent..." nous vivons dans un monde monotone et effrayant,

le détruire se doit d'être jouissif" », à « la volonté de communication politique », en passant par « la satisfaction du pillage d'un supermarché qui permet l'apparition d'une société d'abondance de quelques minutes et qui offre la possibilité de partage et de joie... ». Des représentant.e.s ou participant.e.s de ces groupes s'expriment et justifient ces actions directes. On y lit qu'« ils perçoivent la force qu'ils utilisent occasionnellement comme étant d'une nature politique et morale qualitativement supérieure à celle de la violence de leurs ennemis » (à noter qu'il est fait référence à la nature morale alors qu'elle est dénigrée lorsqu'elle est évoquée par les non-violent.e.s.). L'auteur conclut que « cette force serait plus légitime (*c'est moi qui souligne*) que la violence des policiers ou des militaires par exemple, parce qu'elle est utilisée par des individus et des groupes égalitaires et autonomes, alors que les employés de l'État ne font qu'obéir aux ordres ». Ces articles sont aussi l'occasion de stigmatiser ce qui serait un « esprit de connivence » entre les organisateurs des manifestations sociales et les policiers : « Les exigences de l'ordre interne du défilé organisé par de grandes institutions militantes correspondent maintenant aux exigences de l'ordre public ». Nous sommes bien en face de la thématique que développe Gelderloos dans son essai, et ce détour par les écrits du préfacier est déjà une confirmation sur les intentions: décrédibiliser les mouvements non-violents.

Je souhaiterais ici faire une remarque personnelle sur l'article de Francis Dupuis-Déri intitulé "*L'anarchie dans la philosophie politique* " (2007), et dont les références aux écrits philosophiques sont souvent orientées et faites sans prise en compte des différents contextes. Ainsi, lorsqu'il veut distinguer les concepts de coercition, de pouvoir et de violence, l'auteur avoue qu'il « s'inspire librement (*c'est moi qui souligne*) de la distinction que propose la philosophe Hannah Arendt ». Je me permets modestement de faire référence à l'essai que je viens de publier, "*Violence, politique et pouvoir, selon Hannah Arendt* " (*Edilivre, avril 2018*), où je me suis efforcé de ne pas interpréter librement cette pensée complexe. Et je n'ai pas lu dans l'ensemble de l'œuvre d'Hannah Arendt une référence à l'anarchie « comme l'un des idéal-types de régimes politiques légitimes ». Au contraire, on y lit que les "trésors perdus" évoqués par l'auteure dans certaines phases révolutionnaires correspondent plutôt à des moments privilégiés de lutte non-violente.

### ***Une stratégie interne***

Au delà de l'intention de décrédibiliser les mouvements non-violents, Gelderloos poursuit un autre objectif, moins mis en évidence mais apparemment très stratégique dans cette nouvelle édition, qui est fait en direction des différents mouvements radicaux: « la traduction du livre de Peter Gelderloos en France offrira peut-être une occasion pour les réseaux militants d'Europe de découvrir d'autres réalités politiques et d'autres manières de pratiquer l'insurrectionnalisme, mais aussi l'anarchisme » (Préface, p.27). Et Gelderloos introduit son essai en reconnaissant que « ceux qui s'engagent dans des mouvements radicaux n'ont jamais entendu de bons arguments contre la non-violence... et il nous faut propager ces critiques de manière à dissiper l'emprise de la non-violence sur les mouvements de lutte » (p.39-40). Il s'agit d'un aveu - « cela témoigne bien de notre impuissance et de notre marginalisation » (p.41) – en totale contradiction avec les arguments qui vont suivre sur la prétendue supériorité de l'activisme radical.

### ***Une mystification...***

Si l'analyse des avant-propos est déjà édifiante sur les intentions de la publication, la lecture du sommaire nous confirme clairement le caractère frontal et grossier du propos:

- La non-violence est inefficace
- La non-violence est raciste
- La non-violence est étatiste
- La non-violence est patriarcale
- La non-violence est tactiquement et stratégiquement inférieure
- La non-violence est un leurre

et, bien sûr, pour conclure...

- L'alternative: les possibilités de l'activisme révolutionnaire.

Comment, après cette énumération, oser écrire que « les critiques de ce livre ne visent pas des actions spécifiques ne faisant pas montre d'une attitude violente » (p.43), et s'étonner: « on pourrait croire que j'emploie la rhétorique de l'épouvantail » (ibid.)?... La mystification ne fait que commencer. Elle se poursuit dans chacun des chapitres en présentant les "pacifistes/non-violents" comme des idéologues de la non-violence absolue, même lorsqu'elle s'avère nécessaire, « défilant dans la rue comme des moutons » (p.57) et qui « s'en remettent à la violence de l'État pour défendre leurs acquis et ne lui opposent pas la moindre résistance lorsque la violence se retourne vers les militants radicaux.... (ils constituent) une posture privilégiée vis à vis du genre, comme de la couleur de peau... et présument qu'il faudrait souffrir patiemment jusqu'à ce que la société soit suffisamment mobilisée pour s'y opposer pacifiquement » (p.115).

Ces affirmations, qui se multiplient tout au long de l'essai, sont faites sans référence objective et sans prendre en compte le fait que les militant.e.s de la non-violence contestent précisément les postures idéologiques et reconnaissent des situations où la violence peut devenir nécessaire, sans pour autant la considérer comme légitime. Il aurait suffi de prendre la peine de lire objectivement les porte-parole de la non-violence pour constater que l'on est loin du pacifisme naïf et dangereux décrit dans cet ouvrage. Mais l'objet de la mystification est manifestement de présenter le pacifisme/non-violent comme une lâcheté et une résignation. Ce qui amène l'auteur à présenter la violence comme la seule manière de lutter face aux injustices, alors que, bien au contraire, la non-violence ne discrédite ni le conflit, ni la lutte, mais les réhabilite comme des moyens nécessaires contre l'injustice. Gelderloos feint de l'ignorer en citant les figures historiques – Gandhi, Martin Luther King, Nelson Mandela – pour démontrer que l'on s'est trompé sur leurs intentions pacifiques.

### ***...qui utilise le négationnisme historique***

Mais, pire que cela, lorsqu'il s'agit de démontrer l'inefficacité des mouvements non-violents la mystification dérive véritablement vers le négationnisme historique. Quel historien objectif, convaincu ou pas de l'utilité de la non-violence, affirmerait sereinement que Gandhi fut sans influence dans le mouvement de libération de l'Inde, que Martin

Luther King n'a rien obtenu dans le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, et que le mouvement pour la paix au Vietnam eut seulement pour effet de « récompenser Nixon par une réélection » (p.52)? Et, comme il n'y a plus de limite dans la falsification, « si l'histoire a retenu Gandhi plus que tous les autres.. *ce serait* en raison de l'attention que la presse britannique lui accorda » (p.47), et Martin Luther King comme Nelson Mandela ne seraient que des symboles utilisés pour masquer le racisme des pacifistes Blancs: « ils utilisent fréquemment la symbolique ethnique en citant des activistes non-Blancs hors contexte ou en les utilisant comme porte-parole de la non-violence » (p. 66). L'accusation va jusqu'à citer une interview (c'est certainement moins risqué que de le dire soi-même) où les "Blancs modérés" sont considérés « comme un obstacle plus grand pour le progrès de la cause noire que ne le sont les membres du Conseil de Citoyens Blancs ou ceux du Ku Klux Klan » (p.67). Il s'agit bien d'une abjecte diffamation sans aucun fondement et qui ôte le masque de ceux qui prétendent « participer à la création d'une société libre et saine » ( p.40).

Enfin, j'avoue avoir lu les pages concernant l'exemple de l'Holocauste avec une certaine nausée (pour notamment des raisons d'ordre familial et des études sur les totalitarismes). Cet exemple est utilisé pour tenter de démontrer « la pathologie du pacifisme face à l'oppression » (note p.213). La "passivité" des victimes y est stigmatisée et les Conseils juifs mis sur pied par les nazis sont utilisés comme « un exemple pertinent » (p.60) pour dénoncer la stratégie de résistance non-violente qui « finit par échouer, et tous ceux qui avaient tenté d'y recourir découvrirent avec horreur qu'ils s'étaient rendus complices du massacre planifié par les nazis » (p.60). Faut-il de nouveau faire référence aux conséquentes analyses d'Hannah Arendt pour affirmer ici que la violence absolue du système totalitaire ne permettait pas la résistance, qu'elle soit violente ou pacifiste, tant les monstrueuses méthodes utilisées « détruisaient la personne humaine aussi inexorablement que certaines maladies mentales d'origine organique » (*Origines du Totalitarisme*, Gallimard Quarto, p.803), empêchant ainsi toute spontanéité humaine. Et si Hannah Arendt a soulevé la problématique de certains Conseils juifs, ce n'était pas pour condamner leur absence de résistance, fût-elle non-violente, mais pour souligner qu'entre la résistance et la collaboration, il pouvait y avoir une position intermédiaire. Cela lui a valu quelques vives critiques, alors que nous sommes bien loin de la condamnation sans discernement prononcée par Gelderloos.

### ***L'argument de l'efficacité...***

Mais revenons à la question de l'efficacité des moyens d'action. Il n'est certainement pas suffisant de la démontrer pour la justifier. Et si des moyens violents s'avéraient plus efficaces (encore faudrait-il le démontrer), ils ne seraient pas nécessairement justifiables. Nous ne serions jamais sorti du débat sur la peine de mort s'il n'avait porté que sur le critère de l'efficacité. Penser le recours à la violence uniquement en ces termes c'est justifier les moyens par la fin: être prêt à sacrifier des victimes innocentes pour atteindre un objectif de justice reviendrait à commettre des injustices au nom de la justice... Et comme de toute façon les résultats de la lutte pour la justice ne seront jamais totalement atteints, l'usure de l'action militante peut amener au découragement ou à des extrémités.

A l'image de Günther Anders, cité dans la préface, et qui, après plus de vingt années consacrées à un engagement concret et à un travail de réflexion contre les dérives violentes de la société contemporaine (ce que ne mentionne pas la préface), a totalement bifurqué à 85 ans dans une attitude dépressive recommandant, au regard des moyens "dérisoires" employés par les activistes révolutionnaires, de briser le tabou du meurtre. Il écrit dans "*Une contestation non-violente est-elle encore possible?*": « Je déclare avec douleur mais détermination que nous n'hésiterons pas à tuer les hommes qui, par manque d'imagination ou de cœur, n'hésitent pas à mettre l'humanité en danger » (Anders, 1987). Cinq ans plus tard, le premier mari d'Hannah Arendt meurt sans que son appel n'ait produit un progrès pour l'humanité.

Une lecture attentive des arguments sur l'inefficacité des mouvements sociaux nous amène à constater qu'ils sont avancés pour exclure toute promotion et toute pratique de la non-violence dans les luttes, car elles sont considérées comme des obstacles au développement de la stratégie radicale. Notons au passage quelques affirmations en faveur de cette exclusion: « Les doctrines non-violentes nous désavantagent dans les interactions avec la police et les médias » (p.158); « Aussi longtemps que nous continuerons à tolérer des organisations non-violentes, la police nous mènera au doigt et à la baguette » (p.159); « Plus le pacifisme prévaut, plus le mouvement sera inefficace » (p.165); « Observez à quel point la police est réticente à encercler des groupes radicaux comme les Black Blocs et à les soumettre à des arrestations massives...Les pacifistes, de leur côté, peuvent être contenus par un nombre relativement bas de policiers » (p.186). L'objectif de cette exclusion est clairement affiché dans le dernier chapitre intitulé *L'alternative: les possibilités de l'activisme révolutionnaire*. Les pacifistes seraient les bienvenus dans cette alternative...à condition qu'il.elle.s fassent preuve d'un engagement révolutionnaire et qu'il.elle.s dépassent leur conditionnement culturel (autant dire: à conditions qu'il.elle.s ne soient plus pacifistes). L'horizon et les moyens sont clairement affichés: « Nous pourrions parvenir à un activisme révolutionnaire en nous concentrant sur des buts à long terme, sans concession. Entre temps, nous devons comprendre que la lutte armée contre un ennemi tellement puissant qu'il peut sembler impossible de le vaincre jamais peut néanmoins conduire à de petites victoires à court terme. Perdre des batailles peut avoir plus de valeur que de ne pas se battre du tout; le combat stimule et nous rappelle que nous savons nous battre » (p.206).

### ***...est un argument stérile***

Face à de tels arguments, je pense qu'il est vain, voire contre-productif, de défendre la non-violence en affichant prioritairement la pertinence de nos méthodes. Cela fera toujours naître des débats sans solution, vu la contradiction des intentions. En revanche, une prise de conscience des fondements de la philosophie de la non-violence me semble primordiale. Je sais que, pris dans l'action, les communiqués des mouvements non-violents sont souvent orientés vers la stratégie et la tactique, mais « tant que la non-violence restera prisonnière d'une discussion continuelle, cela signifiera que la culture de la violence domine encore les esprits et les intelligences » (Jean-Marie Muller, fondateur du Man, dans *Philosophie de la Non-violence*). Ainsi nous devons affirmer que la non-violence est une

philosophie (et donc pas une idéologie) avant d'être une méthode. Sans parler de morale (le terme trop connoté est précisément rejeté par les activistes radicaux), il reste des valeurs fondamentales comme le respect de la vie et la fraternité humaine sur lesquelles il ne peut y avoir de concession.

Il n'est surtout pas question de vouloir imposer le bonheur de l'humanité, car cela finit toujours par déboucher sur des idéologies meurtrières. Car c'est bien du procès des idéologies dont il doit être question. Gelderloos prétend que la non-violence en est une, alors qu'elle présente, au contraire, des valeurs comme des repères devant guider notre action et non comme des buts à atteindre à la fin de l'histoire. Il fait preuve, de son côté, d'une posture idéologique en affirmant: « Nous pouvons vivre dans une société sans patrons, maîtres, politiciens ou bureaucrates; une société sans juges, policiers et criminels, sans riches ou pauvres; une société dans laquelle les blessures de siècles d'esclavages, de colonialisme et de génocide ont enfin la possibilité de guérir » (p.30). Une telle vision idéaliste justifierait toute extrémité dans le présent. C'est ainsi qu'Hannah Arendt (que je cite à nouveau dans mon essai *Violence, politique et pouvoir*) voit la naissance de toute pensée totalitaire: « Chaque fois que nous entendons parler de buts grandioses de la politique, comme d'établir une nouvelle société où la justice sera à jamais garantie, ou de faire une guerre qui mettra fin à toutes les guerres, ou d'assurer la démocratie du monde entier, nous nous mouvons à l'intérieur de ce mode de pensée » (*La Crise de la culture*, Gallimard Quarto, p.661). Les porte-parole de la non-violence s'écartent précisément de ce mode de pensée en s'efforçant modestement de créer les conditions d'une prise de conscience. Car il s'agit bien d'en appeler à "la conscience", la non-violence n'étant pas une fin en soi: « Je n'ai pas la naïveté de penser que l'humanité deviendra non-violente, mais j'espère qu'à l'avenir se développera la culture de la non-violence » (Jean-Marie Muller).

### **Penser la non-violence**

Il s'agit donc de remettre les choses en ordre entre idéologie, philosophie et stratégie, comme Stéphane Hessel l'a exprimé face aux défis du XXI<sup>ème</sup> siècle: « Il urgent de re-penser la violence à la fois comme idéologie et comme stratégie, pour penser la non-violence comme philosophie et comme stratégie ». Et cette philosophie n'a rien à voir avec les discours universitaires ou les sujets du Bac. Elle est l'affaire de tou.te.s et à été le plus remarquablement exprimée par des personnalités qui ne se présentaient pas comme des philosophes, à l'instar de Camus, ou par tou.te.s les anonymes qui ont décidé de prendre la parole, guidé.e.s uniquement par leur conscience. C'est la parole de Lucien Camus, père d'Albert, ouvrier agricole qui n'avait pas fait d'études, et dont on apprend dans *Le Premier homme* qu'il avait exprimé sa colère en découvrant un soldat décapité et émasculé par des rebelles: « Un homme ça s'empêche! ». Et lorsque son ami instituteur lui donne l'argument qu'il s'agissait d'une vengeance contre la troupe d'occupation, il rétorque: « Moi, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche » (*Le Premier homme*, La Pléiade IV, p.779). Quel meilleur enseignement philosophique de la non-violence? : la désobéissance aux ordres immoraux, le rejet de la barbarie, le refus de la vengeance. Il a certainement marqué l'engagement d'Albert Camus durant toute son existence, lui qui a écrit: « Pour qu'une pensée change le monde, il faut

d'abord qu'elle change la vie de celui qui la porte. Il faut qu'elle se change en exemple » (*Carnets*, La Pléiade II, p.1040).

Ce n'est manifestement pas la voie sur laquelle se sont engagés les radicaux.ales qui veulent déboulonner toute action de lutte non-violente, et ce n'est certainement pas sur le terrain du partage des tactiques que nous pourrions les y engager. Restons sur le terrain difficile de l'affirmation de nos valeurs, qui ne relèvent pas d'un positionnement moral sur la question du bien et du mal mais d'une œuvre concrète de discernement tendant à respecter, en toutes circonstances, l'humanité et toute forme de vie.

François Lacôte - juin2018